

WAGNER APRÈS LA GUERRE

C'est une ruine, lui aussi, une grande ruine. Par un juste choc en retour, les canons allemands l'ont aussi frappé, comme ils firent de la Cathédrale de Reims. Le sanctuaire de Bayreuth, dernière cathédrale osée par la modernité, est bombardé par le mépris et la colère vengeresse. Ayant été la cime de la kultur, il croule avec elle. Ce sera bientôt — c'est déjà — une vaste décombres, un Walhall effondré après la mort ignominieuse de Hagen et d'Alberich, après la chute de Wotan le parjure, parmi les fumées du bûcher de Brunnhilde et de Siegfried qui s'épandent, lourdes et brûlantes, sur l'univers.

L'homme mort à Venise et inhumé à Wahnfried, non loin de la sépulture de son féal chevalier Liszt, avait bâti ce temple d'où il avait rêvé de promulguer une loi esthétique, dramaturgique et philosophique au monde. Rien bientôt n'en restera plus. Seule y veille une aïeule orgueilleuse et laide, mère d'un kronprinz musical dégénéré et inapte. Les pèlerins désertent, tout deviendra lentement et tristement inactuel : où fut la vibration se dessine la lézarde : une malédiction s'élève contre ce qui fut un lieu saint. La création d'Empire avec l'Empire sera morte. Un grand destin se dissout. J'y songe avec mélancolie, Bach et Beethoven ont construit deux édifices immatériels que rien ne saurait atteindre. Tu es frappée, toi, Bayreuth, comme une Tyr, une Babylone, une Ninive, parce que tu t'es matérialisée en pierres, parce que tu as voulu que sur ces pierres ton Eglise fût bâtie. A présent que va-t-il rester de toi et de ton architecte ?

Il paraît que, dans la pire honte de la pire déroute que l'histoire ait jamais vue, les Allemands eux-mêmes accusent Wagner d'avoir été un des plus grands excitateurs de la crise de mégalomanie criminelle et folle qui a révolté contre eux tous les peuples, et qu'ils le rangent, auprès de Fichte, de Treitschke, de Nietzsche, parmi les mattoïdes qui les ont hypnotisés, dévoyés et perdus. Certains d'entre eux maintenant, feignant le dégrisement du repentir, disent que la postérité de l'Empire ploutocrate et brutal depuis quarante-huit années ne fut qu'un effet de théâtre, une série de coups de théâtre, et que l'exemple, la suggestion, le magnétisme de Wagner en furent une des causes. Le wagnérisme serait monté à la tête des Allemands et leur aurait fait confondre les droits vitaux d'un peuple avec une

succession de symboles et d'apothéoses. Ils auraient voulu effectivement la Tétralogie en un long délire romantique, en une course à l'abîme. Ils invoquent pour leur excuse le poison du phibé wagnérien, qui nous a troublés nous-mêmes. Il n'est pas étonnant qu'une race servile qui, en un sursaut de peur, a jeté les armes renié avec une basse ingratitude des tyrans auxquels elle devait un demi-siècle de puissance prospère, repeint sa façade et réclamé pour son ventre, il n'est pas étonnant que cette race se cherche par ses des excuses et dénonce à l'envi des complicités. « C'est la faute Wagner », remplace notre vieux « C'est la faute à Voltaire ». Cependant, il est avéré que Guillaume II, l'acteur sinistre aujour d'hui sifflé, enfin tout maquillé dans la coulisse de l'histoire et destiné sans doute à la sentine finale des Vitellius et des Augustule, affichait sa mésestime pour Wagner. Non seulement il n'en appréciait pas la musique, mais encore avait-il contre lui d'autres griefs que ceux du compositeur de *Roland de Berlin* qu'était ce célèbre touche-à-tout. Il lui gardait rancune de faire figure de souverain intellectuel de l'Allemagne moderne, tout en jugeant son prestige profitable à la réclame de l'Empire. Il trouvait aussi, comme nous le trouvons, que ce Saxon républicain banni, rallié très tard à l'Empire, avait fait de son œuvre maîtresse une « jettatura » sur les géants d'un Wotan se punissant lui-même, cette fatalité du Rêve engloutissant les mauvais dieux, cette invincible puissance de la rédemption par l'amour — unique thème d'ailleurs de toutes les créations wagnériennes — ce titre terriblement obsédant du *Crpuscule des Dieux* enfin, tout cela troublait le prince superstitieux simulateur et perfide par de sombres présages; et celui qui n'eut jamais son rêve de détruire l'Eglise romaine, celui dont l'âme héritière des vieilles fureurs barbares connut des joies indicibles et donnant l'ordre de foudroyer Reims, ne pouvait que détester l'homme qui acheva sa vie de poète-musicien en dressant le saint calice au-dessus des chevaliers prosternés devant Parsifal. Guillaume II, le cabotin, pouvait exéquer Wagner parce qu'il lui avait volé ses effets d'empereur, il pouvait le détester parce que l'artiste semblait prophétiser la chute du grossier Olympe de la Force. Enfin, si certains

l'âge du
l'homme
sans réti
calme re
les tout
nous sei
tuaire a
dont ch
musée
l'Allem
L'ins
laissés
exposer
à cause
compos
aigri le
pardon
Brunnt
les emi
odieux
identifi
Elles
accepté
l'irrita
quines
mant é
plus s
appel?
la tran
parmi
sa cam

Allemands récents que « le poing cuirassé » ne contentait pas ont pu dire que Bach et Beethoven représentaient plus hautement le meilleur et le plus pur de l'âme germanique que le magicien névrosé et décent qu'était pour eux Wagner, énorme et inquiétant déviateur de toutes les valeurs d'art, il reste que l'immense majorité de l'Allemagne s'en glorifiait. Elle ne voulait pas voir la rutilante acerbe prodiguée par le poète aux Beckmesser, aux Fainet, aux Alberich, aux Hagen, aux Mime, aux Melot, aux Telramund, aux Ortrude, à toutes ces figures qui incarnent satiriquement le vice, la cruauté, l'hypocrisie, la pédanterie, la laideur physique et morale tels que Wagner les voyait en Allemagne. Elle ne voulait pas voir que comme Schopenhauer ou Goethe, Heine ou Nietzsche, comme tous les grands Allemands, l'homme génial était dur à sa race féroce et vile. Elle ne voulait pas voir que toute son œuvre étant un plaidoyer pour la liberté, la fraternité, l'amour, la foi, aux beautés rédemptrices desquelles il conviait sa patrie, la châtiant, comme Heine, parce qu'il l'aimait. Elle ne voulait voir que le prestige imposé à l'univers, le profit matériel et moral tiré de Bayreuth, l'illumination de gloire assurée à un Empire qui fut artistiquement au-dessous du médiocre, l'encaisse fructueuse d'un génie.

Entre Wagner et nous, il y a cette guerre inoubliable. Entre Wagner et nous il y avait déjà eu l'autre guerre, celle de « l'année terrible » qui paraît maintenant toute petite. Et nous avions absous le génie des sottises insultes de l'homme, auxquelles nous avions trouvé certaines excuses topiques. Nous avons subi vingt ans, avec ivresse puis avec inquiétude et malaise, son ensorcellement. Nous avons échappé à l'emprise depuis presque quinze années. Le philtre n'agissait plus ; l'admiration survivait à l'hypnose. Nous faisons des réserves sur la fusion des arts, sur l'intégration de toute la symphonie dans le drame, sur le symbolisme dramatique, sur l'orchestre-messe et le théâtre-temple, sur le vasselage de la musique lège du poème philosophique, sur toutes les grandes données de l'homme de Bayreuth. Nous refusions au wagnerisme l'hommage sans réticence que nous apportions à Wagner considéré dans le calme recul de l'histoire comme un des héros de la musique. Toutes les routes ne convergent plus vers Bayreuth. L'œuvre entière nous semblait ébranlée dans sa synthèse ; mais, comme d'un sanctuaire antique, nous en tirions avec amour de splendides fragments dont chacun, beau et complet en soi, ornait en place d'honneur le musée sonore de nos concerts. Et voici que, pour la seconde fois, l'Allemagne nous a isolés de cet homme.

L'instinct public a promptement choisi. Il ne nous a même pas laissés discuter. Il a permis Beethoven, Bach ou Schumann sans les exposer à l'injure du sifflet et de la huée. Il a interdit Wagner. Non à cause de la vieille querelle du sot et grossier écrit de circonstance composé pour railler notre ancienne défaite par le musicien qu'avait aigri la laide cabale contre *Tannhäuser* : ceci avait été discuté, pardonné, oublié. Mais l'instinct public a décrété que Siegfried, Brunnhilde, les Walkyries, Wotan, le Walhall, le Rhin, c'étaient les emblèmes de la gloire et de la provocation allemandes, blessants, odieux, à l'heure où nous luttons pour le sol et la vie. Et ces larges identifications, ces poussées de l'instinct public ne se discutent pas. Elles contiennent une part de raison et de droit. Nous les avons acceptées telles quelles, réprimant certains arguments de détail et l'irritation que pouvaient nous causer les assertions fausses et mesquines de quelques niais renchérissant pour avilir le débat, et exhumant des chicanes surannées sur la valeur de l'œuvre dont la foule, plus simple, ne désavouait que le sens. Le verdict sera-t-il sans appel ? Devrons-nous attendre, pour réentendre Wagner, l'heure où la transaction diplomatique et économique exigera que nous revoyions parmi nous, avec mépris mais sans actes de colère, l'Allemand et sa camelote ? Wagner sera-t-il alors absous de nouveau du stigmate

spécial d'impérialisme paucermaniaque, pourrions-nous l'applaudir sans honnori, et comment nous réapparaîtra-t-il ?

Tout aura changé de lui à nous. Le temps, plus que la guerre, aura œuvré. L'ancienne magie, épuisée, ne vaudra plus. Nous serons libres de distinguer de nouveau entre la *Tétralogie* et le reste du cycle. Que nous interprétions la *Tétralogie*, et surtout le *Crépuscule des Dieux*, soit comme une glorification de notre ennemie militante et triomphante, soit comme le symbole de notre ennemie terrassée, je crois que nous ne l'entendrons plus, longtemps encore, et en admettant qu'on nous la redonne, sans une singulière aversion frémissante née dans certaines parties de notre être pensant. Mais à travers ces nobles drames humains et divins qui s'appellent *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Isolde*, *Parsifal*, circule et brille un rayon de lumière pure qui ne saurait offenser aucune âme. Ce n'est pas parce qu'un misérable prince a osé singer le chevalier au cygne et égorger Elsa sur sa terre de Brabant que le souvenir de ses oripeaux et de ses poses ternira dans nos consciences l'harmonieuse beauté du poème de la protection des faibles et de la divinité de l'amour. Le spectre exécré de l'empereur déchu ne rôde ni dans la pieuse et haute légende de *Tannhäuser*, ni dans le poignant poème de la passion absolue qu'est *Tristan* ; et nous ne pouvons pas plus rejeter la gaîté saine et largement riante et lyrique des *Maîtres Chanteurs* que comparer à l'Essen de Krup la Nuremberg de Dürer, nous ne pouvons trouver en nos âmes aucune protestation valable contre le messianisme splendide du mystère sacré de *Parsifal*. Ce sont là des honneurs éternels pour l'esprit humain, internationalement.

Certes, l'envoûtement que subit notre jeunesse aura disparu. Le temps aura éliminé pour jamais sa morbidité qui nous captiva. La conception synthétique du poète-musicien-métaphysicien est périmée, nous ayant fait beaucoup de bien et beaucoup de mal. L'influence du symphoniste s'est figée dans l'histoire, et d'autres qu'elle éclipsa connaîtront peut-être un regain de puissance active qui ne lui sera pas donné. Mais le musicien reste pour moi ce que j'en écrivais avant la guerre, « l'évocatéur incomparable des mutualités de la passion et de la mort ». Son génie épique, lyrique, brûlant et sombre, intensément crépusculaire, est épars dans un univers qui ne l'oubliera jamais ; et c'est là, et non plus à Bayreuth, qu'il faut le chercher. Bayreuth n'est et ne sera plus que le cénotaphe du wagnerisme, un autel effrité, désaffecté, d'où l'Allemagne elle-même a détourné les derniers pèlerins. La part la moins noble de Wagner est enterrée là, son orgueil de théoricien, d'impérialiste des arts ; sa musique s'est évadée de la géole de son système, qui croule avec Bayreuth et l'Empire, nés tous les deux de Sedan et du désir de magnifier l'ère allemande. Ce n'est même plus la peine d'aller chercher là les vestiges d'une grandeur, on n'y trouvera qu'une curiosité, de quoi offrir le thème facile de la vanité de toutes choses à la mélancolie d'une visite fortuite. Mais cette mélancolie, je l'accueille bien plus sincèrement en moi, seul avec moi-même. Je refuse d'être ingrat pour tant de joies exaltatrices que cet enchanteur a données à mon adolescence, à celle de mes amis, pour tout ce qu'il a fait bruire en nous d'idées, de sensations, d'émotions, pour la place splendide qu'il a tenue en nos âmes. J'ai vécu dans le temps où Wagner était révélé. Cela représente quelque chose de prodigieux, que je n'oublie pas et que je rougirais d'oublier, maintenant que c'en est fini des chocs de théories et de races, et que dans le soir lugubre de l'Allemagne vaincue se dessine la ruine de Bayreuth, déjà pareille aux vieux burgs démantelés hantés par les effraies.

CAMILLE MAUCLAIR.

Au lendemain de la honte allemande, 12 novembre 1918

